

poésie

Magnificat

Violaïne Forest

MÉMOIRE
D'ENCRER 

Violaine Forest

MAGNIFICAT

MÉMOIRE
D'ENCRER 

Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 3^e trimestre 2012
© Éditions Mémoire d'encrier et Violaine Forest

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Forest, Violaine, 1957-

Magnificat

(Poésie ; 41)

ISBN 978-2-89712-036-8 (Papier)

ISBN 978-2-89712-129-7 (PDF)

ISBN 978-2-89712-037-5 (ePub)

I. Titre.

PS8561.O678M33 2012 C841'.6 C2012-941936-2

PS9561.O678M33 2012

La création de cette œuvre a été rendue possible grâce à une bourse du Conseil des arts et des lettres du Québec en 2007. L'auteure remercie également le Conseil des arts et des lettres du Québec pour l'attribution de la résidence Passa Porta de Bruxelles en 2008 ainsi que la Direction générale de la Culture du Ministère de la Communauté française de Belgique et le personnel d'Entrez-Lire. Merci aux êtres généreux croisés en chemin de Bruxelles à Mashteuiatsh, de Moncton à Wendake, de Pessamit à Ekuanitshit, ils se reconnaîtront, ici.

Mémoire d'encrier reconnaît, pour ses activités d'édition, l'aide financière du Gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Mémoire d'encrier reconnaît également l'aide financière du Gouvernement du Québec par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, Gestion Sodéc.

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal, Québec,

H2S 1H9

Tél. : (514) 989-1491

Télé. : (514) 928-9217

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier PDF : Éditions Prise de parole

Violaine Forest

MAGNIFICAT

DU MÊME AUTEUR

Le manteau de mohair, Montréal, Éditions de L'Hexagone, 2002.

L'Adoration du Bourreau, Trois-Rivières, Éditions d'Art le Sabord, 2006.

*Écrire pour moi...
c'est arriver avec la crise au bout de la crise.
J'écris vite donc la crise ne me quitte pas.
En mourant je ne le rejoins pas,
je cesse de l'attendre.
Marguerite Duras*

Des pans entiers de ma vie ont disparu pour toujours. Des pans entiers. J'ai beau regarder en arrière. Je ne vois rien. De longues périodes à jamais disparues. La réalité est une perdition sans fin. Un perpétuel évanouissement de l'instant présent. Une perpétuelle conversion du maintenant en jamais. Des pans entiers de ma vie ont disparu pour toujours. Voilà ma vie. Je n'ai rien pu garder, je n'ai rien pu sauver. Voilà ma vie. Le règne de la perte. Le toujours dans la perte, et le jamais dans ma vie. Toute ma vie sera comme ça. Comme elle a été. Une marche irréversible. Tout ce temps, et maintenant plus rien. La vie égale à rien. La voilà, ma vie. J'ai beau regarder en arrière, je ne vois rien.

Dimitri Dimitriadis

PROLOGUE

Il fut un temps où je mettais mon nez sur mon gros orteil, où je portais des hommes sur mon dos et me tenais en équilibre sur une épaule. Aujourd'hui, c'est tout juste si j'arrive à marcher sans tomber. Mais l'empreinte charnelle et le feu brûlent aussi fort du désir d'habiter à nouveau ces territoires aimés. Celui du corps et celui du déploiement et de la chute infinie des sens dans l'espace. Dans *l'Adoration du Bourreau*, l'âme et le corps se dédoublent pour entrer dans celui de l'infante, petite protagoniste qui traverse les âges à travers la toile d'un tableau pour nicher à même notre peau, emprunter notre parole. *Je la suis dans la cité, nous sommes l'âme, le couteau, le sang du bourreau, la grâce avant la mort, la liberté, je ne prends pas sa main, elle me la donne.*

Avec *Magnificat* je voulais entrer dans la cité, arpenter le territoire ancien avec mes bottes de sept lieues, mon bonnet de fourrure enfoncé sur la tête. J'y entrai pourtant sur la pointe des pieds

à la recherche du rouge parfait, celui des tableaux des maîtres et celui des drapiers flamands de mon imaginaire d'enfant dont il me fallait trouver les traces bien réelles. Je voulais m'approcher des huiles anciennes, toucher le marbre blanc et les pierres volcaniques, prendre des bains de lumière. Je retrouvai mon lexique, celui des madones qui rappellent au quart de tour et celui des petits métiers nobles de la rue des Bouchers. C'était en quelque sorte l'An de grâce ; je revenais aux territoires de mon père, à ceux de mon aïeul, partagés avec le peuple Innu, pour repartir aussitôt. Comme si la chose ultime, ma seule urgence, tel un condamné, fut ce cri dans l'univers, l'achèvement de cette longue prière païenne où les saisons se mêlent pour prolonger la vie.

De Bruxelles qui me calme à Édimbourg qui énerve le sang, j'écrivis cette lettre pour retarder la mort, un chant profond où les gestes quotidiens des ancêtres bien réels se mêlent à ce qui, plus grand que nous, traverse les âges. En filigrane, les métaux, les tissus, l'importance des couleurs. Les animaux fabuleux, le sol des cathédrales, les petites infantes qui travaillent au noir, c'est en moi, les corps qui ploient, ça veut déjà exister. Parfois les

jours de chance, le poème se met au monde, trouve le poète pour le porter et le guider avec ses serres invisibles, lui donner sa force, sa douceur, sa rage. Le poème est plus sage que le poète, il le regarde trembler, hésiter, il attend son heure et se donne jusqu'au bout ; les jours de grâce et de vent, il lui arrive de ne pas faire de bruit. Voilà, il est là ! Il tutoie l'éternité. Le cri est l'ultime liberté, la prière son prolongement.

Violaine Forest

QUAND ILS ONT OUVERT la portière de la voiture
c'était facile à voir
qu'elle avait pleuré
jusqu'au bout
ses cils étaient frisés
ses yeux de louve
qu'on a pas attrapée encore
ses yeux de louve révulsés
comme c'était pas possible
j'y croyais pas

j'avais gardé mon poing fermé tout au long du trajet
c'était pas tout à fait la guerre
mais ça sentait la mort
au ras des lieux bénis
les gens sifflaient contents
plus fort que la fanfare
les rafales du siècle

*TOUT CE QUI ME PORTE ne m'achève pas
Parce que je ne tombe pas je m'accroche*

*la dernière fois que le ciel m'a touchée
c'était avant la pluie
je vais à toi porter
ce qui reste d'amour
me pend au bout des doigts*

TU ARRIVES AVEC la douceur des premiers jours
tu t'agenouilles ailes abattues
tu tais le silence et la peur
tu broies le jour d'audaces vaines
tu traces les limites du corps
la première pierre, c'est toi qui la lances
tu pousses les fondations aux limites du sable
cet ouragan qui habite les lieux
tu l'alimentes
entre le sombre et toi
cette eau qui fuit tu refuses
le jour sa prière pleine
l'obscur entre à portée d'hiver
trouve familier
cet autel que tu dresses
au premier jour de givre
le staccato pulse ton sang
un navire de plomb
où vibrent les oiseaux
si les tambours se taisent
lorsque tu oses un chant
répète ta prière
ce passage troublant
où ton âme chavire

garde une main ouverte
pour la bonté qui passe
accomplis la besogne du jour
cette fugue à demi
et protège tes nuits
au son des violons sages

reçois les promesses
possibles d'un jour meilleur
une symphonie nous sauve du monde

COMMENT écrire
ce qui se porte comme une joie
comme un soulagement
comment l'offrir sans dire un mot de plus
ce petit miracle
qui survient en chacun de nous
quand on fait silence

mille ans de solitude
ne peuvent détruire la beauté
d'une seule cathédrale

C'EST DOUX une cathédrale
quand on entre par hasard
qu'on suit la pente douce
qui mène au carrefour
on ne peut bifurquer de la peine
qu'on se donne à trouver sa couronne
de la fragilité qu'il faut
pour porter sa croix

cette note parfaite
et longue que tu me donnes
n'est pas un jugement
que la nuit amène
c'est un roi à sa reine

c'est une procession
le chœur de noir vêtu
drapées de toges rouges
les trompettes s'allument
au pas des tambours
on annonce la noce
sur la dernière marche
Vergine Maria
quelle farandole
toute la ville en joie

*pareil à ta peau, petite mère, je jure
que c'est plus beau cet homme
qui frappe l'air et l'attrape*

LES CLOCHES et les pluies réunies
au battement des tambours
les cors impatientes de montrer la voie
alors qu'on a ni même atteint l'eau
ni même atteint la peau
l'angélus sonne bénédiction
la voix de l'homme monte
c'est le chant d'une femme

*pareil à ta peau, petite mère, je jure
que c'est plus beau cet homme
qui frappe l'air et l'attrape*

les notes éclatent
pur ravissement
je suis au balcon
et chaque paupière souffle
le bonheur qui gonfle
ma joie ce petit animal

LA SPLENDEUR est une chose humaine
quand on peut la toucher avec les doigts
soudain la paume offerte
recueille l'éternité
se prépare à recevoir cette voûte du ciel
que tu veux attendre
et que tu m'as apportée

sais-tu seulement la fièvre qui court
la nausée qui prend la douleur
partout sais-tu qu'on remarque la joie
quand elle nous quitte le bruit
que ça fait une porte qui s'ouvre
quand tu entres en toi

Ernest Pépin, *Dits de la roche gravée*
Max Jeanne, *Phare à palabres. Poéreportage*
Marie-Célie Agnant, *Et puis parfois quelquefois...*
Joséphine Bacon, *Bâtons à message / Tshissinuatshitakana*
Gary Klang, *Toute terre est prison*
Makenzy Orcel, *À l'aube des traversées*
Louis-Michel Lemonde, *Tombeau de Pauline Julien*
Franz Benjamin, *Vingt-quatre heures dans la vie d'une nuit*
Louis-Karl Picard-Siouï, *Au pied de mon orgueil*
Ouanessa Younsi, *Prendre langue*
Rodney Saint-Éloi, *Récitatif au pays des ombres*
Michel X Côté, *La cafétéria du Pentagone*
Georges Castera, *Les cinq lettres*
Gary Klang, *Ex-île*
Virginia Pésémapéo Bordeleau, *De rouge et de blanc*
Georges Castera, *Gout pa gout*
Raymond Chassagne, *Éloge du paladin*
Violaine Forest, *Magnificat*
Natasha Kanapé Fontaine, *N'entre pas dans mon âme avec tes
chaussures*

